

La féminité entre maternité et bisexualité

marie hazan
katia mercier

Dans cet article, nous cherchons, à partir de problèmes posés par la clinique, à reprendre la question du féminin en psychanalyse en tentant une systématisation de cette problématique à l'occasion de la lecture de quelques nouvelles parutions sur ce thème. En effet, dans les deux à trois dernières années, plusieurs publications — en particulier, Brun 1990, Anzieu 1989, Cosnier 1989, Pommier 1989 et Chasseguet-Smirgel 1988 — ont vu le jour, après des années plus maigres dans ce domaine. C'est la lecture de cette nouvelle production qui a relancé pour nous des questions qui reviennent sur le divan à propos de la structuration du sujet au féminin et qui pourraient se formuler ainsi : bisexualité ou différence des sexes ?

Cette réflexion a été développée autour de l'articulation des concepts clés suivants : la symétrie versus la différence des sexes (comme substrat anatomique irréductible et autour duquel se structure le sujet ainsi que son identité sexuelle), la bisexualité (le féminin et le masculin sont présents dans les individus des deux sexes à des degrés et titres divers) versus le postulat du primat du phallus comme pierre angulaire dans l'histoire de la psychanalyse (pour la structuration du sujet, à partir de la découverte de la différence des sexes) et l'importance de l'anatomie versus la symbolisation. Car qu'est-ce qui en définitive détermine le sexe, la sexualité d'un sujet, homme ou femme : biologie ou psychanalyse ? Cette conceptualisation, ainsi que le lien avec une lecture de quelques ouvrages significatifs parus à la fin des années 80, fera l'objet de cette élaboration, lecture effectuée à l'aide de la grille d'analyse proposée et essayée à cette occasion.

Ce texte constitue la suite de l'article* publié dans le premier numéro de Filigrane sous le titre « Fille ou garçon ? I » Les deux volets de notre travail visent à reprendre, à partir de la clinique et de la conceptualisation psychanalytique, des questions posées par « l'éternel féminin » sur *ce qu'est* une femme, ou plutôt, sur *que veut* une femme.

Cette question de l'identité féminine que nous situerions entre maternité et bisexualité, Annie Anzieu (1989), Danièle Brun (1990), Janine Chasseguet-Smirgel (1986-88), Jacqueline Cosnier (1989), ainsi que Gérard Pommier (1985 et 1989) se la sont posée. La parution récente de ces livres, nous a paru significative. Elle a suscité et relancé pour nous un questionnement sous une forme renouvelée concernant ce thème qui semblait comme passé au second plan des préoccupations en vogue¹.

Sur le plan clinique : l'écoute de femmes en analyse, ainsi que la traversée pour toute une chacune des moments clés de la vie d'une femme, ramènent ces

* Nous tenons à remercier Hélène Richard pour ses lectures attentives, ses remarques pertinentes et son support à diverses étapes du cours laborieux de l'élaboration de ce travail...

questions essentielles. Elles se reposent, en effet, de façon aiguë avec la régularité irréductible de la pulsation de l'inconscient qui se manifeste de manière inattendue, sous un autre déguisement que celui qu'on pensait avoir débusqué, mais n'ayant rien perdu de son tranchant!

En effet, si la problématique dite masculine achoppe sur la castration avec ses avatars narcissiques tournant autour de l'accomplissement, celle de la féminité pourrait se diffracter en oscillation entre les temps du renoncement et ceux du refus de soumission. Moments donc d'accomplissement, d'activité (comme dirait Freud), d'opiniâtreté et moments de passivité, d'ouverture, d'abandon ou de retour à l'impuissance infantile...

Enfin, sur un plan qu'on pourrait dire *épistémologique*, il nous apparaît de plus en plus que sur ces thèmes, la pensée dite théorique de la psychanalyse se soutient d'une position qui serait plutôt d'ordre *idéologique*.

La portion déjà publiée de notre article situait en première partie le contexte théorique des œuvres étudiées ici, pour ensuite présenter la grille d'analyse utilisée et résumée en introduction du présent texte. Fut ensuite examinée la pensée des auteurs cités sur la dialectique entre symétrie et différence des sexes, de même que sur le débat autour de la bisexualité. Nous aborderons maintenant, dans la deuxième partie de notre texte, la question de l'anatomie et de sa symbolisation, de même que celle de la féminité versus la maternité, avant de conclure en interrogeant brièvement, chez les auteurs étudiés, le choix « des mots pour dire » l'énonciation de la féminité.

L'anatomie, le destin et les avatars de la symbolisation

Le rapport entre le corps et l'organisation psychique se présente comme une problématique centrale à la question de la féminité. Ainsi, si la petite fille peut ignorer son vagin et se déterminer par rapport au manque de pénis d'une part, à la question du phallus de l'autre, — éléments dits déterminants de la psychosexualité féminine —, comment penser la question de la différence des sexes comme « roc physiologique »? En fait, même si tout le monde s'accorde à différencier le phallus de l'organe pénien, il semble que les entités symbolique et corporelle soient difficiles à dissocier, mais aussi, en terme structuraux, à associer. Car si la découverte de la différence des sexes et de la présence-absence du pénis comme terme différentiel est à l'origine de la structuration du sujet à travers le complexe d'Œdipe, le sexe propre du sujet, la différence, le rapport sexuel — qu'il existe, ou pas! — ne peuvent se concevoir en psychanalyse que symbolisés. Il reste qu'à tenter d'articuler les deux, il nous a semblé qu'au pied du mur les positions des uns et des autres concernant le roc biologique et l'irréductible de la différence des sexes n'étaient pas homogènes et que, pour certains, ce serait le symbolique qui primerait, pour d'autres, le corps.

Par ailleurs, la féminité se définit en psychanalyse — sauf peut-être pour Janine Chasseguet-Smirgel — par rapport au manque, ce qui n'empêche pas que la problématique de la castration pour les garçons se situe aussi, quoique

différemment, par rapport au manque, puisqu'il est bien entendu que si certains ont un pénis, le Phallus, lui, personne ne l'a!

La différence des sexes ne semble donc pas pouvoir se concevoir en terme de deux réalités anatomiques distinctes (pénis et vagin), mais plutôt selon une logique binaire de présence ou d'absence d'un terme unique, soit le pénis-phallus. C'est la problématique du complexe de castration qui centre la question de la différence des sexes autour du pénis comme terme différentiel conçu comme objet détachable du corps : un objet manque à sa place. On pourrait reprendre à cet égard la définition de Laplanche et Pontalis (1967) :

la théorie du complexe de castration revient à faire jouer à l'organe mâle un rôle prévalent, cette fois-ci en tant que symbole, dans la mesure où son absence ou sa présence transforme une différence anatomique en critère majeur de classification des êtres humains, et dans la mesure où pour chaque sujet, cette présence ou cette absence ne va pas de soi, n'est pas réductible à une pure et simple donnée, mais est le résultat problématique d'un processus intra — et intersubjectif (assomption par le sujet de son propre sexe). (Laplanche et Pontalis, 1967, 311)

Devant cette prévalence du pénis-phallus, le corps féminin, avec ses spécificités, se trouve-t-il à influencer l'organisation psychique?

Annie Anzieu se pose cette question. Comment le fait d'être dotée d'un intérieur réceptif peut-il avoir un effet sur le fonctionnement psychique? Selon elle, la femme serait peut-être « naturellement » disposée à tenir la position d'analyste, car elle pourrait plus aisément accepter cette « gestation », cette « pénétration de son espace par cet objet-patient qui se pose incertain sur le divan offert comme l'embryon sur la paroi utérine » (1989, 131). Le corps semble ici prendre une importance particulière face à la structuration de la pensée.

Pour Jacqueline Cosnier et Florence Bégouin-Guignard, le corps au sexe « en creux » de la mère, le développement de l'espace psychique de l'enfant, ainsi que la naissance de la féminité chez ce dernier, sont reliés entre eux. En fait, « le développement en creux de l'espace psychique » (Bégouin-Guignard, 1989, 224) est lié à une introjection de la mère « comme enveloppe contenant un intérieur vivant » (Cosnier, 1987, 73). Cette identification introjective est originaire de la relation précoce à la mère. Elle constitue le premier moment de la féminité psychique dont l'intégration définitive n'est possible que dans le cadre de l'organisation œdipienne. La pensée, comme contenu de la tête, se voit dotée des caractéristiques des contenus du ventre maternel, dont la fécondité alimenterait la créativité psychique.

Si l'on en croit ces dernières, l'anatomie aurait une influence certaine face à l'organisation psychique. Il resterait cependant à articuler les deux et à repenser le rapport au symbolique dans ce contexte. Car toute la question de la différence

des sexes s'appuie sur une réalité corporelle, le pénis, qui, comme terme différentiel à symboliser, détermine la structuration du sujet.

Pommier, quant à lui, pose le problème de la façon suivante : « est-ce l'anatomie qui commande, ou le corps ne vient-il là que pour donner forme à une question qui précède son apparition? » (1989, 27)

Selon lui, l'organisation psychique dépend davantage des signifiants tels le Phallus et le Nom du Père et le symbolique prime sur le corps. Le complexe de castration vécu par l'enfant propose en fait, avec la menace qu'il signifie « un mécanisme simple pour expliquer la privation de jouissance qu'un père impose à son enfant » (1985, 23). Le constat du « manque de pénis » chez la femme ne serait qu'une interprétation de la découverte du désir de la mère pour le père, ou plutôt celle de la castration de l'Autre. Le corps ici semble donc relégué au second plan, derrière la primauté du signifiant phallique.

Que le corps ou le symbolique prime, — lorsqu'il y a un lien entre les deux — il semble que soit impliquée seulement la symbolique autour du masculin, la féminité n'ayant pas de référent et ne pouvant être symbolisée. Ceci implique-t-il qu'elle ne fait alors référence qu'au corporel et au pulsionnel?

Ainsi, selon Michèle Montrelay (1977) la féminité ignore le refoulement car elle se prête moins à la possibilité de « se perdre » qu'implique ce dernier. Le réel du corps féminin semble s'imposer, au détriment de sa représentation.

Pour Jacqueline Cosnier, les expériences corporelles féminines comportent plus « d'impensables » (1987, 211) que celles de l'homme, ne serait-ce que par cette incertitude face au sexe féminin, le pénis se présentant « comme support, visible et angoissant, mais pensable ». En fait, selon elle, la féminité renvoie à une « attraction par le refoulé originaire des impressions traumatiques et son contingent de force pulsionnelle non liée » (1987, 210-211). Ainsi, « l'invisible » féminin déterminerait l'association faite entre la féminité et des éprouvés corporels non symbolisables.

Ce lien entre le corps et la féminité semble se retrouver aussi dans la pensée de Pommier lorsqu'il parle de jouissance féminine. Cette jouissance qu'implique la perte du nom, est une jouissance du corps propre à la femme : cette jouissance perd le nom sur lequel elle s'est appuyée et dans cette chute, le corps se rejoint un instant (1989, 31).

Cette perte s'avère donc nécessaire à la femme pour retrouver sa féminité car : « une femme, comme être parlant, est séparée de la féminité qu'elle incarne » (1985, 52).

La féminité serait-elle donc définissable par l'immédiateté corporelle? Seule Annie Anzieu, parmi les auteurs consultés, tente une élaboration de la féminité du côté symbolique, une symbolique du « creux ».

Bonne mère-mauvaise femme ou verse visa?

Une des caractéristiques centrales à la psychosexualité féminine est le fait que la maternité lui est consubstantielle, qu'elle aboutisse ou pas à la naissance d'un

enfant (Chasseguet-Smirgel et Anzieu). L'étude de la féminité implique donc la considération des aspects féminin et maternel qui ne sont pas à confondre. Le plaisir et la gestation maternelle sont très différents : « différence du principe de plaisir au principe de réalité » (Anzieu, 1989, 133). Le maternel apparaît comme un après-coup du féminin. Non pensons aussi que le féminin peut s'associer à la maternité virtuelle ou fantasmée par le biais de la question de la fertilité en potentialité, en puissance...

Selon Danièle Brun (1990), cette distinction du maternel et du féminin est nécessaire, à toute femme en quête de son identité sexuelle. Cette séparation est liée à « la connaissance, plus ou moins élaborée selon l'âge et les circonstances de la vie, qu'une fille acquiert de son vagin » (p. 59), vagin qui se révèle « non plus seulement comme un lieu d'où l'on sort, (...) mais aussi comme un lieu où l'on rentre » (p. 57). Cette connaissance recoupe celle de l'autre femme, à laquelle la mère fait écran. Elle prend donc valeur de matricide puisqu'elle exige la « mise en pièces de la mère familière » (p. 59).

En effet, Danièle Brun vient ajouter une touche de gris dans le ciel bleu maternel en reprenant, après Freud dans *L'Abrégé de psychanalyse*, le thème des rapports ambivalents entre filles et mères « amour et haine constituant l'essence de leur rapport » (p.175).

Le résumé d'un cas clinique exposé dans son livre par Danièle Brun sous le titre *l'envie du vagin* (1990, 43-60), nous a semblé pouvoir illustrer ces questions articulées à celle de la féminité par le biais des identifications à la mère.

À l'âge de neuf ans, Emmanuelle souffre d'un cancer des voies génitales et doit donc subir une importante chirurgie qui implique entre autres l'ablation de l'utérus, des ovaires et du vagin. À 16 ans elle est guérie. Elle est une « femme-enfant », régulièrement suivie par un groupe de spécialistes femmes (pédiatre-cancérologue, gynécologue, psychanalyste). Emmanuelle fait alors répétitivement la demande d'une greffe d'un vagin, greffe qui lui sera accordée. Elle se retrouve avec un vagin qui nécessite cependant un entretien à l'aide de manipulations et de prothèses jusqu'à ce qu'elle ait des relations sexuelles. Cette situation fait jaillir une souffrance car elle se voit soudainement vieille et des angoisses de mort l'envahissent. Que réveille la possession de ce vagin, nouveau et étranger? Comment la relation mère-fille se trouve-t-elle alors modifiée? Quel enjeu inconscient se cache derrière cette demande?

Selon Danièle Brun, la demande de conformité anatomique d'Emmanuelle est non seulement demande de plaisir, mais elle entretient aussi l'espoir illusoire d'avoir des enfants. Soutenue par des théories sexuelles infantiles, elle est à la fois « méconnaissance du rôle de l'utérus dans la gestation et demande d'accès au mystère de la maternité » (p. 54). Après la greffe, Emmanuelle se retrouve avec l'objet convoité sans pouvoir cependant « s'en servir comme elle l'avait souhaité ». Ce nouvel organe la confronte aux questions de la frigidité et de la jouissance, mais aussi à son incapacité à transmettre la vie et au deuil de sa fécondité. La désillusion est grande, accentuant ainsi « à ses yeux

l'impression d'infériorité sexuelle que la greffe était précisément destinée à effacer » (p. 55).

L'événement de la maladie d'Emmanuelle a des conséquences sur l'organisation de la relation entre sa mère et elle, dont celle d'établir une « différence anatomique des sexes » puisqu'à la suite de l'intervention subie par Emmanuelle, l'une avait un vagin et l'autre pas (p. 51). La greffe d'un vagin rend soudainement la fille semblable à sa mère, l'engageant ainsi dans un processus d'identification avec elle. Les femmes autour d'elle, mère, analyste, spécialistes, semblent former alors « vraisemblablement pour elle une série de miroirs dans lesquels elle se voyait vieille parce qu'elle-même les voyait vieilles » (p. 50). Cependant, ces miroirs n'offrent qu'un leurre car la ressemblance s'avère en fait factice. Emmanuelle ne possède pas un vagin comme celui de sa mère et ces femmes. La greffe l'amène donc non seulement à une prise de conscience de la perte mais aussi à une difficile et douloureuse identification à sa mère, à la femme dans sa mère.

Emmanuelle suite à cette greffe, passe du registre du voir, quant à la connaissance de son intérieur qu'elle regardait avec les médecins lors d'examens, à celui du sentir. Avec son vagin et surtout l'entretien qu'il demande, elle passe brutalement à une connaissance intime de son intérieur qui la confronte à un organe étranger, « doublement étranger même, puisque à l'inconnu de son vagin de naissance [inconnu du fait de l'amnésie infantile] s'ajoute une sensation d'aliénation puis de refus envers une prothèse qui était pourtant faite de sa peau » (p. 58). Cette connaissance l'amène aussi à la représentation des organes génitaux maternels. En sentant son propre vagin, elle doit faire face, non seulement à la représentation de sa mère possédant un organe qu'elle lui avait envié, mais aussi à celle de la sexualité et du plaisir de celle-ci, à la femme qu'est sa mère. Cette élaboration implique l'instauration d'une distance entre elles, elle signifie la perte de la mère. Ainsi, le « mouvement de recherche de la femme dans la mère », femme imaginée séduisante, séductrice ou craintive vis-à-vis des hommes, contraint la fille selon Danièle Brun « à faire fi de la mère » ou « du moins à se la représenter comme une possible rivale ou comme femme désidéalisée » (p. 59). Cette connaissance prend la valeur d'un matricide.

Emmanuelle finit par décider d'arrêter l'entretien de son vagin. Ne se sent-elle pas de taille à prendre une position de rivale à l'égard de sa mère? Ressent-elle une trop grande ambivalence devant la distance qui s'instaure entre elle et sa mère? Pour Danièle Brun cette décision est liée à la fois au désir et aux résistances d'Emmanuelle face à « l'inéluctable matricide » (p. 60). Elle éprouve une envie « de connaître autrement la femme, de la connaître en recomposant le portrait de sa mère » (p. 60). Car c'est par la recherche de sa féminité propre à travers celle de sa mère, dans le rapport de femme à femme avec cette dernière, qu'une femme « poursuit son œuvre de création intérieure », ainsi que la quête de son identité féminine séparée de la maternité.

Si Annie Anzieu et Danièle Brun insistent sur la distinction à faire entre le féminin et le maternel, il semble que cette distinction ne soit pas toujours bien

établie et la mère parfois difficile à « mettre en pièces ». Car il s'agit de passer perpétuellement et indéfiniment d'une position à l'autre et vice-versa. Lorsque Janine Chasseguet-Smirgel parle de la féminité, elle fait beaucoup référence à la première relation avec la mère, « la féminité remuerait chez tous (...) des conflits profonds avec la première femme que nous avons connue : notre mère » (1988, 18).

Cette première femme, cependant, n'est pas que mère. Ce qui est fondamental à la psycho-sexualité de l'homme et de la femme, selon cette dernière, c'est l'identification « à une mère vécue d'emblée comme possédant un vagin et une matrice féconde » (1988, 72). L'identification à la mère possédant un intérieur fécond apparaît donc comme un aspect central de la féminité et il serait possible de considérer une « féminité asymptotique » qui serait représentée par l'identification primaire.

La définition de la féminité qu'apporte Jacqueline Cosnier paraît rejoindre celle de Chasseguet-Smirgel. La féminité réfère à l'introjection de l'intérieur maternel, de l'ensemble « utérus-pénis », c'est l'intégration des rapports masculin-féminin féconds. La période de la relation précoce à la mère est, pour Jacqueline Cosnier, déterminante du destin de la féminité qui semble ici difficilement représentable en dehors de son aspect de fécondité. Elle s'associe à des éprouvés corporels et émotionnels traumatiques reliés à l'intention séductrice de l'adulte envers laquelle l'enfant ne dispose d'aucune réaction adéquate. Cette séduction tend toujours économiquement vers la violence puisque l'enfant se retrouve aux prises avec une quantité d'excitation énigmatique parce que non anticipée par les représentations antérieures et qui dépasse ses capacités d'intégration. « Son impuissance est indissociable de tout pouvoir menaçant attribué au désir de l'adulte ». La tête de Méduse comme « représentation de la condensation traumatique » (Cosnier, 1987, 214) figure cette violence de la séduction. Ainsi, la féminité qui, pour une période se confond avec le traumatique, devient « pensable » lorsque le rapport masculin-féminin s'intègre psychiquement, soit lorsqu'au vagin correspond un pénis adéquat.

Et l'on entrevoit esquissées ici les conséquences pour l'enfant du statut de femme désirante de sa mère. Face à cet « étrangement inquiétant » du féminin, Annie Anzieu pense que la fécondité pourrait devenir un symbole « qui diminue l'inquiétude créée par les données fugitives de la sensorialité et exprime les restes du refoulement lorsque celui-ci agit grâce au pare-excitation » (maternel) (1989, 28). Ainsi, la fécondité stabiliserait « *in utero* la trace du rapport de l'homme à la femme » (1989, 29).

Il semble donc que le rapport de l'immédiateté corporelle dans lequel l'enfant éprouve « le creux sexuel féminin excitable » de sa mère ne peut qu'être refoulé. Et les éléments reliés au féminin ne seraient symbolisables que voilés par la maternité, c'est-à-dire lorsque l'intégration des rapports masculin-féminin féconds est possible.

Une image principale se dégage du livre d'Annie Anzieu : celle de la féminité associée à la mère dont l'intérieur est réceptif, disposé à accueillir, prêt à la gestation.

En guise de conclusion :
L'énonciation de la féminité ou le désir entre écriture et idéologie

Plus on s'occupe de la féminité, pour chercher à la cerner, plus elle se dérobe en s'enrobant de mots qui nous la cachent à tout jamais (Florence Bégouin-Guignard, 1984, 221).

La musique des mots

Tous les auteurs s'accordent pour dire qu'il est difficile de mettre en mots la féminité et si *la féminité se dérobe*, c'est que, probablement, ce caractère lui est inhérent. Devant cet écueil, ils adoptent souvent un style, une écriture, comme pour contourner l'indicible, au plus près du langage pour exprimer l'émergence du désir, en particulier en ce qui a trait à la féminité et à l'amour.

Ainsi, Annie Anzieu écrit son texte alternant des passages théoriques avec des moments où son style apparaît comme métaphorique des spécificités de la féminité. Si la musique des mots est agréable à l'oreille, d'autres la perçoivent de manière plus ou moins claire, comme si elle transmettait un message quelque peu sybillin, quoique très intéressant à la fois comme tentative de recherche de la spécificité et d'une symbolique féminine.

Gérard Pommier, de son côté, oscille entre l'élaboration théorique et le travail paradoxal de la langue pour parler de ce qui échappe. Ainsi, pour dire l'amour de l'homme pour la femme, pour décrire l'attrait irrésistible vers elle comme objet cause du désir, il s'exprime ainsi :

Lorsque l'amant s'approche de l'aimée et qu'il porte les yeux sur elle, quelque chose échappe à son regard, et ce qu'il ne peut voir malgré son attention découvre l'érotisme qui l'anime alors. C'est pourquoi ce qui masque — la parure, le vêtement, l'obscurité — provoque et appelle la jouissance phallique. (Pommier, 85, 213)

Ce texte produit un effet de séduction certain. Mais si la tentation de se laisser bercer par ses douces paroles est assez grande pour qu'on le lise dans le registre :

Parlez-moi d'amour, redites-moi des choses tendres

Votre beau discours, mon cœur n'est pas las de l'entendre ce n'est pas en toute quiétude et la crainte est grande de se faire bercer et d'acheter ainsi une vieille gabardine un peu retapée...

Car si l'écriture est séduisante, l'élaboration passionnante et l'approche très éclairante, il demeure une insatisfaction par rapport à ce qui s'annonce comme un renouvellement de la problématique mais ne paraît pas tenir cette promesse-là.

Jacqueline Cosnier présente un texte touffu mobilisant une conceptualisation théorique complexe sur la bisexualité et la relation première à la mère et utilisant la présentation d'un matériau clinique très dense. Le développement est très intéressant, quoiqu'opaque à force de densité.

Mais, finalement, ce constat d'opacité, cette difficulté à cerner un objet impalpable n'est-il pas inhérent à la recherche sur la féminité?

Théorie ou idéologie?

Si certains auteurs énoncent clairement leurs positions théoriques, il s'avère que celles-ci se retrouvent sur un versant passionnel et recouvrent, à l'instar du discours plus enrobé sur l'amour et la féminité, d'un voile pudique des convictions sous la forme de présupposés théoriques. Janine Chasseguet-Smirgel prend clairement position à cet égard en déclarant :

Je me refusais à considérer comme certains de mes collègues — homme et femme du reste — que Mère Nature avait pu si irrémédiablement désavantager la moitié du genre humain. (Chasseguet-Smirgel, 1988,13)

Pommier, quant à lui, en adoptant le postulat du primat du phallus, prend bien soin de faire la précision suivante :

Loin de former une nouvelle idéologie phallocentrisme, la psychanalyse réserve au féminin une place centrale articulée à l'avènement du sujet. (Pommier, 1985, 8)

La bisexualité semble souvent utilisée comme levier contre la position — si elle est perçue sur le versant idéologique — du primat du phallus; la féminité, quant à elle, joue le rôle de sorcière ou de salvatrice quand la maternité se révèle trop terne ou, au contraire, trop passionnelle.

Dans l'ensemble, tous les auteurs prennent position de manière plus ou moins explicite, plus ou moins affirmative, sur certains points à la jonction entre la théorie psychanalytique et la certitude « politique », entre la clinique et le privé, entre le public et l'intime. Certains points paraissent plus propices à une fixation et l'écrivain débatta — entraînant avec plus ou moins de talent le lecteur dans son sillage — pour déterminer ce qui, de la bisexualité ou du primat du phallus, de l'égalité ou de la différence, de la symétrie ou de l'asymétrie lui semble primer, en droit, ou de force, volant à la défense de l'opprimée ou de la cause perdue ou retrouvée...

Et le débat entre les thèmes du primat du phallus comme postulat de base de la psychanalyse et la bisexualité ne nous apparaît pas se poser en terme antagonistes, mais plutôt comme l'opposition dialectique et dynamique de deux terme indissociables dans le questionnement sur la féminité.

Et la clinique?

Plusieurs des livres analysés ici consacrent une place indéniable à la clinique, en particulier, Jacqueline Cosnier et Danièle Brun, ainsi que Janine Chasseguet-Smirgel. Mais s'il est difficile d'utiliser la clinique comme argument ou preuve, il n'en demeure pas moins que c'est de l'écoute et de la lecture des récits de cure que l'on peut relancer les questions sur la féminité et la maternité à l'aide de constructions théoriques qui, si elles n'ont pas la prétention de l'exhaustivité, permettent de relancer le travail clinique de manière fécond en gardant l'ouverture à l'inquiétante étrangeté.

À travers ces ouvrages, la lectrice — le lecteur — est séduite par la musique des mots, se reconnaît dans les « cas » cliniques, dans l'élaboration conceptuelle ou au contraire, rejette et expulse le tout. Elle associe librement, ou joyeusement, réfléchit, prend position.

Ce processus n'est-il pas vrai de la lecture, de l'écoute de tout texte analytique? Nous dirons, pour conclure, que ces prises de positions recouvrent plutôt des conceptualisations charnières entre la « théorie », le « politique » et les théories sexuelles infantiles.

Femme ou mère?

Danièle Brun (1990), dans son livre qui se présente comme un recueil d'articles, représente la féminité qui cherche à se dire malgré la maternité et derrière celle-ci, à travers un changement de registre dans le rapport à la mère. Alternant textes cliniques et réflexion théorique à l'occasion — entre autres — d'une relecture de Freud, elle cherche à dire la féminité, sans occulter la haine, ni les difficultés à se dégager de l'emprise d'un surmoi archaïque maternel.

Cette oscillation entre fille et mère, entre mère et femme, entre femme et amante et entre la maman et la putain ponctue la vie d'une femme prise entre les moments d'ouverture à l'un ou à l'autre registre, rythmé par les cycles, les maternités, les périodes de fécondité du mois et la vie...

montréal, 21 novembre 1991

marie hazan

4891 dornal

montréal H3W IV9

katia mercier

10,210 bruchési

montréal H2B 2S3

Note

1. Et peut être (ou surtout?) des nôtres...

Références

- Anzieu, A., 1989, *La femme sans qualité. Esquisse psychanalytique de la féminité*, Paris, Dunod.
- Aulagnier-Spairani, P., 1967, Remarques sur la féminité et ses avatars, in *Le désir et la perversion*, Paris, Seuil, Points.
- Bégouin-Guignard, F., 1984, Adolescence de la féminité, *Adolescence*, 2, n° 2, 221-235.
- Chasseguet-Smirgel, J., Luquet-Parat, C-J, Grundberger, B., Mc-Dougall, J., Torok, M., David, C., 1964, eds., *La sexualité féminine*, Paris, Payot, petite bibliothèque.
- Chasseguet-Smirgel, J., 1988, *Les deux arbres du jardin. Essais psychanalytiques sur le rôle du père et de la mère dans le psyché*. Paris, des femmes.
- Cosnier, J., 1987, *Destins de la féminité*, Paris, PUF.
- Couchard, F., 1991, *Emprise et violence maternelles*, Paris, Dunod.
- Dolto, F., 1982, *Sexualité féminine, libido, érotisme, frigidité*, Paris, Scarabée et Cie.
- FAHR, 1971, *Rapport contre la normalité*, Paris, Champ Libre.
- Freud, S., 1905, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard (Idées), 1962.
- Freud, S., 1908-1931, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.
- Freud, S., 1933, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard (Idées), 1971.
- Freud, S., 1938, *L'Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1949.
- Granoff, W., Perrier, F., 1979, *Le désir et le féminin*, Paris, Aubier-Montaigne.
- Hazan M., 1989, La grossesse de l'analyste : fantasme ou réalité? ou la réalité dépasse-t-elle la fiction? *Santé mentale au Québec*, n° 2, 168-180.
- Hazan, M., *Le fonctionnement de l'implicite dans le discours des magazines féminins : analyse d'un exemple dans Marie-Claire et Elle. Langage et Société*.
- Irigaray, L., 1974, *Spéculum de l'autre femme*, Paris, Minuit.
- Irigaray, L., 1977, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit.
- Irigaray, L., 1985, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Minuit.
- Horney, K., 1922-36, *La psychologie de la femme*, Paris, Payot, 1969.
- Jones, E., 1964, Développement de la sexualité féminine in *La sexualité féminine, La Psychanalyse*, n° 7.
- Kofman, S., 1980, *La Femme dans les textes de Freud*, Paris, Galilée.
- Klein, M., 1928, Early stages of œdipus conflict, *International Journal of Psycho-Analysis*, 9, 167-180.
- Klein, M., 1921, 45, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1967.
- Lacan, J., 1966, *Écrits*, Paris, Seuil.
- Laplanche, J., Pontalis, J.-B., 1967, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- Leclair, S., 1971, *Démasquer le réel*, Paris, Seuil, Points.

Leclaire, S., 1975, *On tue un enfant*, Paris, Seuil.

Lemoine-Lucioni, E., 1976, *Partage de femmes*, Paris, Seuil.

Montrelay, M., 1977, *L'ombre et le nom*, Paris, Minit.

Pommier, G., 1985, *L'exception féminine. Essai sur les impasses de la jouissance*, Paris, Point hors ligne.

Pommier, G., 1989, *L'ordre sexuel*, Paris, Aubier.

La Psychanalyse, 1964, n° 7, sous le titre *La sexualité féminine*.

Roudinesco, E., 1986, *Histoire de la psychanalyse en France*, tome 2, Paris, Seuil.